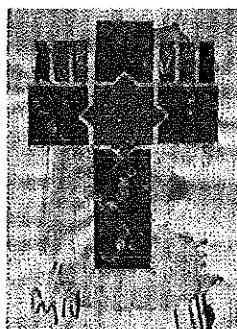


HORIZONS MAGHRÉBINS
LE DROIT À LA MÉMOIRE

28^e année – n° 67/2012, 236 p. (dont un cahier de 8 p. couleur)
Carte blanche à l'artiste espagnol Cyril Torres, dessins de l'artiste
franco-marocain Mustapha Belkouch
et photographies de Gilles Bouquillon

Mohammed Habib Samrakandi

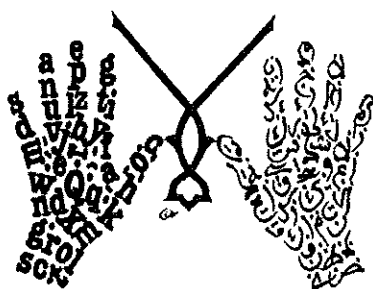
(PSYCHOSOCIOLOGUE-CHEF DU PROJET SECTEUR « CULTURES DU MONDE », CIAM/UTM)
chargé de la coordination du dossier artistique de ce volume II



L'HÉRITAGE DE L'ESPAGNE DES TROIS CULTURES JUIFS, CHRÉTIENS ET MUSULMANS, VOLUME II

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION SCIENTIFIQUE DE :

ISABELLE TOUTON (MAÎTRE DE CONFÉRENCES, UNIVERSITÉ DE BORDEAUX 3)
ET YANNICK LLORED (MAÎTRE DE CONFÉRENCES, UNIVERSITÉ DE LORRAINE)



Calligraphie de Moulay Hassan Haïdara

HORIZONS MAGHRÉBINS
LE DROIT À LA MÉMOIRE

28^e année – N° 67/2012

Imprimé en France

madrid
et ses lieux
de mémoire
fondation-
tionnelle :
entre invention
des origines
et historicisation
des traces

christine mazzoli-guintard

« Il y a deux histoires au moins », se plaisait à rappeler J. Le Goff, « celle de la mémoire collective et celle des historiens. La première apparaît comme essentiellement mythique, déformée, anachronique. Mais elle est le vécu de ce rapport jamais fini entre le présent et le passé ». Puis, il ajoutait : « L'histoire doit éclairer la mémoire et l'aider à rectifier ses erreurs¹ ». Or, il y a dans le vieux Madrid, derrière la cathédrale, là où la *calle Mayor* débouche dans la *Cuesta de la Vega*, deux lieux de mémoire qui renvoient aux origines de la capitale espagnole et aux deux histoires du médiéviste : l'un est une imposante statue de pierre blanche, image hiératique de la Vierge de l'Almudena, la patronne de Madrid. Jusqu'à une date récente, elle dominait les lieux depuis une monumentale niche hémicylindrique s'achevant en cul-de-four, encadrée de pilastres soutenant un tympan, niche sous laquelle une plaque rappelait, en grandes majuscules gravées dans la pierre, l'origine de la sculpture² : « Statue de la Très Sainte Marie de l'Almudena cachée en ce lieu en 712 et miraculeusement découverte en 1085 ». L'autre lieu de mémoire est une discrète plaque de rue émaillée aux minces caractères blancs sur fond bleu, portant l'inscription « Parc de l'émir Mohamed I » ; elle est apposée sur le mur d'un immeuble, au-dessus et à une certaine distance des vestiges de la muraille d'époque islamique dégagés là dans les années 1970 et qui se trouvent maintenant à l'intérieur d'un petit square. La plaque demeure sibylline pour la plupart des passants puisqu'elle omet de situer dans l'espace et dans le temps le cinquième émir omeyyade de Cordoue, Muḥammad I^{er} (852-886), alors que le nom du parc vise à rappeler la mémoire du fondateur de Madrid, l'émir qui fit ériger la première fortification madrilène.

Ces deux plaques, celle de la statue et celle du parc, renvoient donc aux origines de Madrid. Ces deux lieux de mémoire fondationnelle renvoient aussi à deux histoires, celle de la mémoire collective et celle des historiens, histoires qui s'entremêlent encore aujourd'hui et dont il convient de dérouler les fils, celui de l'invention d'une mémoire chrétienne d'un côté et, de l'autre, celui de traces islamiques qui restent à historiciser : l'historiographie de la fondation de Madrid a en effet suivi des chemins bien sinueux, reflets d'une origine islamique qui a peiné – qui peine encore ? – à se faire entendre.

1. Le Goff 1988, 194.

2. Le mur de brique et sa niche ont été démolis en 2007, à l'occasion des travaux du Musée des Collections Royales, et la statue provisoirement placée derrière des grilles, auprès de l'entrée de la crypte de la cathédrale. Elle doit retrouver son emplacement initial, dans un mur de pierre cette fois, à l'issue des travaux. Mes plus vifs remerciements à Ignacio Sánchez Ayuso, de l'Asociación Cultural Almudayna (UCM, C. Segura Graño dir.) pour ses vérifications *in situ* de l'état des travaux au printemps 2012.

L'INVENTION DE LA MÉMOIRE CHRÉTIENNE DE MADRID

Les tentatives pour doter Madrid d'un passé chrétien, d'une histoire antérieure à l'Islam, remontent au Moyen Âge et elles se sont succédées jusqu'à aujourd'hui, empruntant des voies diverses, la quête d'une étymologie latine dès le Moyen Âge, l'élaboration d'une sainte légende au ^{xvii} siècle, la recherche de vestiges matériels antérieurs au ^{xviii} siècle à partir de l'époque moderne.

Les étymologies latines de Madrid

Dans la plupart des sources arabes du Moyen Âge, Madrid apparaît sous la forme Mağrīt tandis que des graphies très diverses, patiemment recensées par J. Oliver Asín³, renvoient au même lieu dans les sources latines et castillanes: Macherito, Madrid, Madrude, Madrit, Magderit, Mageriacum, Magerid, Magerit, Magirit, Maiadrit, Maiarid, Maidrit, Maiedrid, Maiedrit, Maierit, Maiorico, Maioritum, Majoritum, Mayadrit, Mayadrit, Maydrit, Maydrith, Mayedrit, Matrit et même Mongerid! Elles reflètent bien entendu la difficulté du locuteur à rendre dans sa langue un terme qui appartient à une autre culture: la plus ancienne graphie, Magerit, présente dans la *Chronique de Sampiro* au début ^{xi} siècle, est une fidèle transposition de la forme arabe. Mais ces formes reflètent aussi la volonté du locuteur de faire entrer le toponyme dans ses propres repères culturels: Maioritum naît en Italie au début du ^{xiii} siècle, les clercs de la curie papale s'efforçant de doter la localité d'un nom aux consonances familières.

À une époque où l'Église préfère les toponymes latins aux toponymes arabes, écrivant Bil-

bilis pour Calatayud ou Compluto pour Alcalá, elle a fait de Magerit Maioritum: l'étymologie latine, qui donne pour origine à Madrid le terme *maior*, apparaît comme la réponse de l'Occident face au nom étrange d'une ville qui fait désormais partie de la chrétienté, mais dont la forme étymologique latine primitive a été perdue; l'invention étymologique permet ainsi de parfaire l'intégration de la ville au monde chrétien⁴. Cette étymologie reste en vigueur jusqu'à l'installation de la cour de Philippe II à Madrid en 1561⁵: la décision royale suscite un intérêt croissant pour les temps anciens de la ville et les érudits en viennent à reconnaître au nom du siège de la monarchie espagnole, et au nom seulement, une origine arabe. Il est en effet inconcevable de supposer une origine arabe à la ville elle-même, le siège de la monarchie espagnole devant avoir un passé aussi mémorable et ancien que les autres capitales européennes. Le terme arabe à l'origine de Madrid n'a donc fait que supplanter un vieux terme latin, Ursaria, qui lui-même avait pris la suite du grec Viseria⁶. Cette parenthèse arabe dans une histoire illustre, entre glorieuse fondation antique et Empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, est peut-être liée à l'ouverture aux autres cultures, propre à une Renaissance espagnole partie à la découverte du monde; mais elle tient aussi du trophée, marque tangible de la victoire: dans le second ^{xvi} siècle, le siège de la monarchie espagnole s'est forgé une double image, celle d'une ville fondée dans l'Antiquité et celle d'une ville qui commémore la victoire sur al-Andalus, puisque le vieux terme arabe s'est définitivement effacé devant Madrid⁷. Sur le terme arabe à l'origine de la forme Madrid, les érudits de l'époque moderne ne s'accordent d'ailleurs pas, suggérant

3. Oliver Asín 1959, 173-190.

4. *Ibid.*, 188-190.

5. Jiménez Rayado 2010.

6. Oliver Asín 1959, 222.

7. Mazzoli-Guintard 2009, 36-37.

par exemple *madrassa* (école) ou *mašriq* (Orient), étymologies éminemment fantaisistes⁸.

Le courant conservateur et nationaliste du XIX^e siècle, chargé de défendre une essence espagnole chrétienne et monolithique, pousse au retour à une origine antique: Madrid dérive du grec *méga*, qui donne Miaccum, ou du bas-latin *matrice*⁹. Les savants du premier XX^e siècle proposent d'autres racines possibles pour Madrid, celtique, germanique et punique. Et aujourd'hui, une partie de l'arabisme espagnol reste fidèle à J. Coromines, qui voit dans Mağriṭ une altération de *matrice*¹⁰.

La légende de la Vierge de l'Almudena

Une tradition légendaire, recueillie à partir du XVII^e siècle dans les chroniques locales et les œuvres apologétiques, fait remonter l'origine de la Vierge de l'Almudena à l'apôtre Jacques, qui aurait apporté à Madrid une statue de Marie¹¹. En 712, face à l'avancée des conquérants arabomusulmans, un forgeron de Madrid répond à l'appel de l'archevêque de Tolède en s'empressant de cacher cette statue dans la muraille, pour qu'elle ne tombe pas aux mains des Infidèles. En 1085, lors de la conquête de la ville par Alphonse VI de Castille, le souvenir de la statue demeure toujours présent dans la mémoire collective, mais les chrétiens de la ville ignorent où l'image sainte a été cachée. Afin de la retrouver, le roi organise le 9 novembre une procession qui parcourt les lieux où la statue pourrait être dissimulée; au moment où le cortège passe devant la muraille, auprès du dépôt de blé, l'*almudín*, un pan de la muraille s'effondre et découvre la statue, devant des fidèles ébahis: deux cierges n'ont cessé d'éclairer la

Vierge pendant 373 ans et la fumée dégagée par la lente combustion a simplement déposé sur le visage de la statue la teinte sombre qui la caractérise toujours.

Aujourd'hui, la légende est réactivée dans la mémoire collective par le nom de la patronne de Madrid, puisque la tradition populaire fait dériver Almudena d'*almudín*, terme castillan qui désigne le marché aux grains et qui provient de l'arabe *al-mudy*, mesure de capacité pour les matières sèches, en particulier le blé. La légende est aussi réactivée par l'hymne à la Vierge de l'Almudena qui rappelle les traits essentiels de la légende, la couleur de la sainte et la muraille protectrice, ainsi que par la plaque de la statue.

Les vestiges matériels romains et wisigothiques

Autant des vestiges de *villae* apparues dans la Casa de Campo ou au niveau de l'aéroport de Barajas attestent l'existence d'un habitat à l'époque romaine auprès de la colline sur laquelle naîtra Madrid, autant, sur la centaine de sondages archéologiques réalisés dans le vieux Madrid, rares sont ceux qui ont fourni quelques fragments de sigillée¹². Sur l'*Itinéraire d'Antonin* se fonde l'hypothèse selon laquelle la Plaza Mayor serait le carrefour de deux voies romaines: or, les deux stations placées entre Ségovie et Alcalá de Henares, Miaccum et Titulcia, ne sont pas localisées avec certitude et si Miaccum devait se trouver auprès de Madrid, il faudrait plutôt la chercher en position basse au bord du Manzanares et non sur la colline du vieux Madrid¹³.

Quant au Madrid wisigothique, ses vestiges les plus importants tiennent en des nécropoles, dont la plus vaste, étendue sur 1,5 ha, a été mise

8. Oliver Asín 1959, 215-225.

9. *Ibid.*, 230-232.

10. Coromines 1960.

11. Muñoz Fernández 1993, 528-529.

12. Méndez Madariaga 1990, 20.

13. Arias 1987.

au jour au cours de l'été 2010 à Vicálvaro, au-delà de la M-40, à l'est de Madrid¹⁴. Le cimetière fouillé dans les années 1930 *Paseo de Extremadura* se trouve aussi à une bonne distance du centre historique: en partie détruit, il a fourni à peine dix pièces métalliques de la première moitié du VI^e siècle¹⁵. Et le plus ancien document épigraphique madrilène, une inscription funéraire datée de l'an 700, localisé dans le cloître de Santa María de la Almudena au XVII^e siècle, a aujourd'hui disparu¹⁶.

La volonté de trouver des vestiges matériels antéislamiques à Madrid pour alimenter la mémoire chrétienne reste cependant vive: en témoignent un article de presse du début de l'année 2011 qui annonce trop précipitamment sans doute la découverte d'une tombe wisigothique auprès de la cathédrale¹⁷, lors des fouilles préalables à la construction du Musée des Collections Royales, ou une publication à caractère scientifique qui évoque le remploi de pierres romaines dans la construction de la muraille médiévale découverte lors de ces mêmes fouilles, Plaza de la Armería¹⁸. C'est ce même enjeu mémoriel qui a amené une main rageuse à biffer le nom de l'émir Muḥammad I^{er} de la présentation muséographique inaugurée en avril 2011 autour des vestiges de la muraille, à l'issue de deux années de travaux de réhabilitation du parc...

LES TRACES OMEYYADES DU PASSÉ MADRILÈNE

Les traces du passé le plus lointain du cœur historique de Madrid remontent à l'époque

omeyyade et elles appartiennent à deux registres documentaires, celui des archives du sol et celui des sources textuelles arabes.

Les apports de l'archéologie

Le premier pan de la muraille islamique est découvert à l'entrée de *Cuesta de la Vega* à la fin de l'année 1953 et les vestiges sont déclarés monument historique en janvier 1954. Protégés, ils ne sont toutefois fouillés qu'à partir de 1972 et restaurés en 1987-1988; ils correspondent à l'angle sud-ouest du Madrid omeyyade, là où s'ouvrait l'une des portes de la localité, la Porte de la Vega, entrée droite encadrée de deux tours quadrangulaires de faible saillant, caractéristique de l'architecture omeyyade. L'angle nord-ouest de la fortification a été progressivement mis au jour par les fouilles de la Plaza de la Armería, débutées il y a une dizaine d'années maintenant. Madrid omeyyade était ainsi une petite localité de quatre hectares environ, posée sur le rebord escarpé d'un plateau et forte d'une muraille de pierre bâtie avec le traditionnel appareil omeyyade qui alterne cordes et boutisses; au-delà, à l'est et au sud, s'était développé un habitat ouvert sous la forme de noyaux de peuplement dispersés¹⁹.

L'archéologie a par ailleurs mis au jour divers éléments de la culture matérielle du Madrid omeyyade, des céramiques, dont de belles pièces peu fragmentées, des instruments de chirurgie, des fusaïoles, des pièces de jeu d'échec en cristal de roche, un os gravé servant à enseigner l'arabe et une petite maquette de porte en terre cuite, pièce unique à ce jour²⁰. Ces artefacts sont autant de traces laissées par les notables, les savants, les

14. Fraguas 2011.

15. Martínez Santa-Olalla 1933-1935.

16. Ardanaz Arranz 1990, 34.

17. Nogueira 2011.

18. Andréu Mediero 2011, 46.

19. Mena Muñoz *et al.* 2003.

20. Retuerce Velasco 2004.

artisans et les paysans qui peuplaient Mağrīt, arpentaient la grand-rue qui traversait la ville d'ouest en est depuis la Porte de la Vega et dont la partie finale de la *Calle Mayor* conserve aujourd'hui le tracé, ou bien se rendaient à la mosquée située non loin de la porte orientale. L'emplacement que celle-ci occupait est aujourd'hui circonscrit par les rues Mayor et Bailén, ainsi que par la *Calle de la Almudena*, ruelle qui garde la mémoire des lieux d'époque omeyyade : la mosquée du vendredi fut en effet transformée en église en 1085, devenant Sainte-Marie de l'Almudena, et elle demeura sur la *Calle Mayor* jusqu'au moment où elle fut démolie, en 1868²¹.

Il reste à dire un mot des canalisations souterraines, les fameux *viales de agua*, qui ont constitué le seul système d'approvisionnement en eau de la ville jusqu'à l'inauguration du canal d'Isabelle II en 1858 : cet important réseau, mis en place à l'époque moderne, n'a rien à voir avec le Madrid omeyyade où le seul vestige d'une conduite d'eau d'époque islamique mis au jour par les fouilles de la Plaza de Carros est la partie finale, non couverte, d'une canalisation servant aux travaux agricoles²².

Les données des sources textuelles arabes

En 1770, M. Casiri avait établi un lien entre Mağrīt et l'arabe *mağrā*, aqueduc, canal, mais il n'avait pu expliquer la curieuse terminaison du toponyme pour un mot arabe, *-īf*, interprété comme un suffixe d'abondance formé sur le latin *-etum* par l'arabisme espagnol du XX^e siècle. J. Oliver Asín avait d'abord songé à une double origine pour Madrid, le même suffixe d'abondance étant ajouté au latin *matrice* et à l'arabe *mağrā*, le terme

arabe traduisant le mot latin. Puis, après la parution de son ouvrage sur l'histoire du nom 'Madrid', il est revenu sur certaines de ses conclusions, renonçant en particulier à la double origine et faisant de Mağrīt un terme pleinement d'origine arabe, sans antécédent latin, un terme hybride certes, composé d'un mot arabe et d'un suffixe d'origine latine²³. Aujourd'hui, une partie de l'arabisme espagnol reste fidèle à J. Oliver Asín et voit dans Mağrīt une suffixation de *mağrā*.

La plus ancienne mention de Madrid figure chez le Cordouan al-Rāzī (888-955), dans un passage de sa chronique conservé par le travail de compilation d'Ibn Ḥayyān (987-1076) : il indique la construction de la localité, avec d'autres de la région, sur ordre de l'émir Muḥammad I^{er}. Des notices sur Madrid se trouvent ensuite dans la plupart des œuvres géographiques, des chroniques et des dictionnaires de savants relatifs à al-Andalus comme l'a montré M^e J. Viguera Molins²⁴; plus ou moins étoffées, ces notices donnent des noms de notables, gouverneurs et lettrés, évoquent des épisodes de l'histoire militaire, sièges et razzias, vantent la qualité des poteries de Madrid, signalent quelques traits du paysage urbain, muraille, fossé ou mosquée de la communauté. Enfin, parmi le nombre infime de stèles funéraires conservées de l'époque émirale, neuf pour l'ensemble d'al-Andalus, l'une provient de Madrid : découverte il y a une vingtaine d'années dans le quartier de l'Almudena – de l'arabe *al-mudayna*, la citadelle –, l'épithaphe, en caractères kufiques archaïques, concerne un individu de sexe masculin mort en 921²⁵.

Ainsi, dans l'état actuel de nos connaissances, c'est à partir de l'époque émirale que s'accumu-

21. Mazzoli-Guintard 2009, 85-144.

22. Macías et Segura 2000, Jiménez Rayado 2011.

23. Oliver Asín 1996.

24. Viguera Molins 1992.

25. Martínez Nuñez 2011, 185-186.

lent les traces documentaires témoignant de la présence, depuis lors ininterrompue, d'un habitat dans le cœur historique de Madrid, de part et d'autre de l'actuelle *Calle Bailén*. Simple habitat fortifié à l'origine, *ḥiṣn* permettant à l'émir de Cordoue d'asseoir son autorité sur la région, Madrid devint une petite ville active, structurant un territoire: les populations des alentours s'y rendaient pour fréquenter ses marchés ou sa mosquée et les dévots, attirés par sa position sur la frontière et la possibilité d'y faire *ribāṭ*, s'y déplaçaient depuis le sud de la Péninsule ou le Maghreb²⁶. La décision de Muḥammad I^{er} a donné à Madrid une impulsion initiale; les circonstances liées au site – la richesse en eau, le tracé des voies d'échanges, etc. – maintinrent cette impulsion tout au long du Moyen Âge, tandis que périllicitent d'autres fondations émiraies, à l'instar de Peñahora. Mais impulsion initiale n'est nullement synonyme de création *ex-nihilo*, la décision émirale reposant sur la présence d'un peuplement dans les environs de l'espace choisi pour élever la fortification; outre le fait que les fondations urbaines prennent en général appui sur un peuplement antérieur, parfois très modeste, plusieurs indices attestent l'existence de celui-ci: le terme qui indique l'action de l'émir, *Banā*, construire, édifier, signifie aussi reconstruire, faire des travaux; le toponyme hybride Mağrīt est le reflet de contacts entre cultures au moment de la décision émirale; les traces matérielles d'un peuplement d'époque wisigothique ont été mises au jour à quelque distance de la colline choisie par l'émir pour planter Madrid.

HISTORICISER LES TRACES OU LES ORIGINES DE MADRID ENTRE ARABES ET BERBÈRES

Il reste, enfin, à historiciser les traces du passé madrilène pour inscrire la décision émirale dans son contexte et tenter de jeter quelque lumière sur les origines de Madrid: quelles sont donc les circonstances de la construction du premier Madrid?

La volonté émirale de protéger la frontière

Dans son panégyrique de l'émir omeyyade, al-Rāzī indique ceci:

«À Muḥammad [I^{er}] et à ses années de règne, on doit de belles œuvres, de nombreux exploits, de grands triomphes et une préoccupation profonde pour le bien-être des musulmans: il prit soin de leurs frontières, dont il garda les brèches, consolidant leurs points les plus éloignés et subvenant à leurs nécessités. Ce fut lui qui ordonna la construction de la fortification d'Esteras [del Ducado], pour [garder] les récoltes de Medinaceli, qui se trouvait sur son flanc nord-ouest. Et ce fut lui qui, pour les habitants de la frontière de Tolède, construisit la fortification de Talamanca, et la fortification de Madrid et la fortification de Peñafora²⁷».

Quelle est donc cette frontière de Tolède que Madrid doit protéger? Tolède est alors la plus grande ville de la Marche moyenne, partie médiane de l'espace de contacts entre Islam et chrétienté: l'histoire des origines de Madrid, dans les années 1950-1960, a d'abord été écrite comme celle d'une sentinelle fondée pour surveiller le royaume asturo-léonais, comme le résultat de la volonté de protéger la frontière face aux chrétiens. En 854, le roi d'Oviedo Ordoño I^{er} soutient en effet, dans la région de Tolède, une révolte qui

26. Mazzoli-Guintard 2009, 57-65, 144-156, 161-187.

27. Viguera 1992, 15.

s'achève par la bataille du Guazaleta, affrontement entre les Tolédans appuyés par des forces chrétiennes dirigées par le frère du roi Ordoño et des contingents venus de Cordoue. Puis, dans les années 980, la naissance de Madrid a été interprétée comme le fruit de la volonté émirale d'en finir avec les incessantes révoltes de Tolède²⁸ : les fortifications mises en place par l'émir Muḥammad I^{er} encerclent en effet Tolède, la perpétuelle insoumise, afin de l'isoler du royaume de León et des éventuels secours qu'il pouvait lui apporter ; de plus, les chrétiens sont installés somme toute bien loin au nord et leur présence ne sera ressentie comme une menace qu'à partir des années 920. Enfin, depuis une dizaine d'années, dans le cadre d'une frontière conçue comme *frontera caliente*²⁹, l'historiographie est revenue à l'hypothèse d'une Marche moyenne fortifiée afin de protéger al-Andalus des chrétiens : à partir de la seconde moitié du ix^e siècle, les Omeyyades cherchent à établir une arrière-garde frontalière afin de maintenir un vide stratégique le long de la vallée du Duero et, ensuite, ils fortifient cette frontière comme en témoigne toujours le réseau de tours de surveillance de la région madrilène³⁰. Inscrites dans une structure linéaire de type *limes*, elles font partie d'un véritable plan de défense, par leur situation à des points-clés de la frontière, par leur unité typologique et chronologique – tours cylindriques de pierre datées par le C¹⁴ du milieu du x^e siècle.

Les Berbères, acteurs efficaces de l'histoire madrilène

Au cœur des hypothèses précédentes, se trouve toujours l'émir omeyyade, le protagoniste

des chroniques, le moteur de l'histoire officielle en somme. En revanche, sont cruellement absents les hommes et les femmes qui peuplaient la région madrilène au moment où l'émir s'intéresse aux frontières de son État ; or, le territoire dans lequel naît Madrid est dominé par les Banū Sālim, lignage berbère installé dans la Marche moyenne sans doute dès le viii^e siècle³¹. Face aux attaques de Tolède et aux agressions des puissants groupes tribaux voisins, les Banū Qasī au nord, les Banū Dīl-Nūn à l'est, et face à l'incapacité de l'émirat à contrôler effectivement les marches, les Banū Sālim organisent eux-mêmes la défense de leur territoire et jouent un rôle essentiel dans les origines de Madrid³². Que la chronique, récit officiel des faits et gestes du prince, fasse de Madrid une fondation du pouvoir central n'a rien pour surprendre : fidèles alliés des Omeyyades, les Banū Sālim peuvent avoir agi en délégués de l'émir de Cordoue, voire avec l'aide de celui-ci, comme le suggère la présence de l'appareil à la corde et en boutisse.

Les premiers gouverneurs de Madrid émanent d'ailleurs du groupe berbère des Banū Sālim³³. Leur fonction première est d'ordre fiscal : ils perçoivent les impôts au profit de l'émir de Cordoue, la construction d'une fortification devant permettre, pour reprendre la formule d'al-Rāzī, la bonne garde des récoltes, entendons les prélèvements en nature sur les paysans. La proclamation du califat de Cordoue, en 929, va aller de pair avec la progressive mise au pas des provinces : en 937, en remplaçant le gouverneur issu d'une famille de la marche par un gouverneur venu de Cordoue, le jeune califat achève de s'approprier la région

28. Vallvé Bermejo 1986.

29. García Fitz 2002.

30. Rodríguez Morales et Sáez Lara 2005.

31. De Felipe 1997, 220-224.

32. Bermejo Crespo et Muñoz López-Astilleros 1999.

33. Mazzoli-Guintard 2009, 116-121.

madrilène, dont il va faire une frontière face à la Castille³⁴.

Les deux lieux de mémoire fondationnelle de Madrid, la Vierge de l'Almudena et le Parc de l'émir Mohamed, renvoient donc bien à deux histoires, celle de la mémoire collective et des origines chrétiennes, celle de l'historicisation des traces et de la fondation émirale, sur laquelle les Berbères ont laissé une empreinte par trop diaphane. «L'histoire doit éclairer la mémoire et l'aider à rectifier ses erreurs, écrivait J. Le Goff, qui poursuivait ainsi: Mais l'historien est-il lui-même indemne d'une maladie sinon du passé, du moins du présent et peut-être d'une image inconsciente d'un futur rêvé?». À moins qu'il ne s'agisse d'une image consciente, le futur rêvé d'une Méditerranée sans fracture, aux deux rives enfin réconciliées.

BIBLIOGRAPHIE

- Y. Álvarez González et S. Palomero Plaza, «Las vías de comunicación en Madrid desde época romana hasta la caída del reino de Toledo», *Madrid del siglo IX al XI*, Madrid, 1990, p. 41-63.
- E. Andréu Mediero, «La arqueología como determinante para el conocimiento del origen de Madrid» *De Maÿrit a Madrid, Madrid y los árabes, del siglo IX al siglo XXI*, Madrid, 2011, p. 40-53.
- F. Ardanaz Arranz, «Hallazgos de época visigoda en la región de Madrid», *Madrid del siglo IX al XI*, Madrid, 1990, p. 31-39.
- J. L. Bermejo Crespo et K. Muñoz López-Astilleiros, «Poblamiento y frontera en los Valles del Jarama y Henares en época islámica», *II Congreso de Arqueología Peninsular*, Alcalá de Henares, 1999, IV, p. 555-560.
- G. Arias, *Repertorio de caminos de la Hispania romana*, La Línea de la Concepción, 1987.
- J. Coromines, «Etimología de Madrid», *Revista de Filología Española*, XLIII, 1960, p. 447-450.
- H. de Felipe, *Identidad y onomástica de los Beréberes de al-Andalus*, Madrid, 1997.
- R. Fraguas, «Hallado en Vicálvaro una necrópolis visigoda con 900 enterramientos», *El País*, 7/7/2011.
- F. García Fitz, *Relaciones políticas y guerra. La experiencia castellano-leonesa frente al Islam. Siglos XI-XIII*, Sevilla, 2002.
- E. Jiménez Rayado coord., *La Villa de Madrid en los albores de la capitalidad (siglos XIV-XVI)*, Madrid, 2010.
- E. Jiménez Rayado, *El agua en el origen y desarrollo de Madrid en la Edad Media*, Madrid, 2011.
- J. Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, 1988.
- J. M^o Macías et C. Segura coord., *Historia del abastecimiento y usos del agua en la Villa de Madrid*, Madrid, 2000.
- I. Martín Viso, «Espacio y poder en los territorios serranos de la Región de Madrid (siglos X-XIII)», *Arqueología y Territorio Medieval*, 9, 2002, p. 53-84.
- M^o A. Martínez Nuñez, «Epigrafía funeraria en al-Andalus (siglos IX-XII)», *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 41-1, 2011, p. 181-209.
- J. Martínez Santa-Olalla, «El cementerio visigodo de Madrid», *Anuario de Prehistoria Madrileña*, 4-6, 1933-1935, p.167-174.
- C. Mazzoli-Guintard, *Madrid, petite ville de l'Islam médiéval*, Rennes, 2009.
- C. Mazzoli-Guintard, «De la périphérie à la frontière. Madrid, ville de la marche (IX^e-XI^e siècles)», *Frontières oubliées, frontières retrouvées, Marches et limites anciennes en France et en Europe, Enquêtes et documents*, 41, 2011, p. 199-207.

34. Martín Viso 2002, Mazzoli-Guintard 2011.

- P. Mena Muñoz *et al.*, *Las murallas de Madrid: arqueología medieval urbana*, Madrid, 2003.
- A. Méndez Madariaga, «La región de Madrid en época romana», *Madrid del siglo IX al XI*, Madrid, 1990, p.15-29.
- Á. Muñoz Fernández, *Madrid en la Edad Media, Análisis de una comunidad urbana y su entorno rural en sus relaciones con el hecho religioso*, thèse de doctorat, Université Complutense de Madrid, 1993 [<http://eprints.ucm.es/2386/>, consulté 7/3/2012].
- C. Nogueira, «La historia de Madrid da un vuelco», *El País*, 20/2/2011.
- J. Oliver Asín, *Historia del nombre Madrid*, Madrid, 1959.
- J. Oliver Asín, «El Madrid árabe y el nombre de la villa (nuevos aspectos)», *Conferencias y apuntes inéditos*, Madrid, 1996, p. 183-206.
- M. Retuerce Velasco, «Testimonios materiales del Madrid andalusí», *Testimonios del Madrid medieval: el Madrid musulmán*, Madrid, 2004, p. 81-115.
- J. Rodríguez Morales et F. Sáez Lara, «Las atalayas entre Talavera y Talamanca: ¿un limes de época andalusí?», *Espacios fortificados en la provincia de Toledo*, Toledo, 2005, p. 483-507.
- J. Vallvé Bermejo, «La frontera de Toledo en el siglo X», *Simposio Toledo hispanoárabe*, Toledo, 1986, p. 87-97.
- M^a J. Viguera Molins, «Madrid en al-Andalus», *Actas III Jarique de Numismática hispano-árabe*, Madrid, 1992, p. 11-35.

Résumé: Dans le cœur historique de Madrid, deux lieux de mémoire se font face: une statue de la Vierge de l'Almudena, qui matérialise le souvenir d'une légende, celle d'une statue conservée dans la muraille de 711 à 1085, et le Parc Mohamed, qui vise à rappeler la fondation de la ville par l'émir omeyyade. Ces deux lieux de mémoire qui mettent en scène les origines médiévales de Madrid sont un prétexte pour rappeler quels chemins ont suivi l'historiographie relative au temps de la fondation de la ville.

Auteur: Maître de conférences-HDR en histoire du Moyen Âge à l'Université de Nantes, ancien membre de la Casa de Velázquez, Christine Mazzoli-Guintard consacre ses recherches au monde urbain d'al-Andalus. Parmi ses publications, *Villes d'al-Andalus* (1996), *Vivre à Cordoue au Moyen Âge, solidarités citadines en terre d'Islam* (2003), *Madrid, petite ville de l'Islam médiéval* (2009).

Mots clés: Madrid, émir de Cordoue Mohamed, Vierge de l'Almudena, historiographie, fondation urbaine.